

Assis dans un esquif que presse un vil réseau.
On est un prisonnier et non pas un oiseau.
Mais moi, fier, libre, seul, dédaignant tout naufrage,
J'aimais à m'installer dans le cœur d'un orage,
J'aimais à respirer, de son air ténébreux,
Moins ardens que les miens les esprits sulfureux :
A rafraîchir mon front sous les ondes qu'il verse,
A traverser la nuit que la foudre traverse,
E: je me souvenais, à ce suprême instant,
Du chaos de Milton sous le vol de Satan.

L'INSTITUT :
QUEBEC, SAMEDI, 15 MAI 1841.

LES VOYAGEURS.

Nous donnons aujourd'hui la traduction de l'écri intitulé : *Méodies Canadiennes* dont nous avons annoncé la réception dans notre dernier numéro. Elle ne pourra manquer d'intéresser nos lecteurs moins encore par le mérite de l'écri en lui-même que par le sujet dont il traite. Nos voyageurs sont une classe d'hommes dont la généralité et la variété de caractère, d'adresse et d'intelligence ont surpris et conquis l'admiration de tous les étrangers qui les ont connus. Sir J. Franklin, Hall, Richardson, Back et Ross en parlent souvent et citent toujours leur intérêt, leur adresse et leur valeur joyeuse, comme les traits caractéristiques qui les distinguent. Mais il y a un autre rapport sous lequel nous voudrions connaître ces habiles voyageurs, ces audacieux chasseurs. Nous savons que, comme les marins et tous ceux qui mènent une vie aventureuse, ils ont des superstitions, que leur imagination est peuplée d'images poétiques et de phantômes, qui sont la conséquence des impressions qu'ils ont eues sur eux les objets qui les environnent tous les jours dans leurs voyages. Les contes si nombreux et si variés que chacun répète à son tour assis près du feu le soir au milieu d'une forêt profonde, ou sur le bord d'un lac tranquille, entouré de savanes, d'arbres séculaires ou d'imposantes rochers à formes bizarres et fantastiques, la naïveté des pensées, la vérité des sentiments, le plus souvent la tristesse du sujet, tout dans ces récits portent un cachet d'originalité et de simplicité et véritable poésie qui a un charme indicible. Voilà le rapport sous lequel nous voudrions mieux connaître cette classe pittoresque de nos compatriotes. A l'exemple du poète écossais McPherson, quelque homme instruit du district de Montréal d'où sont généralement les voyageurs, devrait recueillir ces contes, ces plaintes ou plutôt ces ballades si tristes, si simples mais si belles que nous avons nous-même entendues une fois, et dont le souvenir quoiqu'il nous jette encore dans cette douce et triste rêverie dont nous ne voudrions jamais sortir. Une semblable collection faite avec discernement et réglée par une main habile serait une véritable création pour la littérature canadienne et pourrait lui donner ce éclat et cette originalité que toute littérature nationale doit avoir. Les poèmes d'Ossian sont à l'Écosse ce que ces ballades canadiennes seraient au Canada, et ils peuvent donner une idée de ce que nous voulons dire.

Avant de terminer, nous devons dire que nous nous sommes permis de faire quelques légères corrections à la traduction des méodies canadiennes que notre jeune auteur voudra bien nous pardonner.

L'Éditeur du *Fantastique* a publié il y a quelques temps une lithographie représentant l'ouverture du cercueil de Napoléon à Ste. Hélène. Aujourd'hui il adresse à ses abonnés son propre portrait lithographié par lui-même. C'était un beau sujet, dit-il, en parlant du premier; mais pour le dernier, c'est un mauvais sujet, pas l'original s'entend. Nous croyons, nous, que le mauvais sujet a été traité d'une manière si habile qu'il est devenu la parfaite image de l'original qui n'est pas si méchant dans le fond, malgré ses allures fantastiques.

Comme œuvre d'art, nous regardons cette nouvelle lithographie comme la meilleure qui ait encore été exécutée en Canada. La ressemblance, la netteté du dessin, le fini de l'exécution, tout marque un progrès inattendu, et qui décide le rare talent de M. Acan que notre ville doit compter au nombre de ses meilleurs artistes.

Nous avons déjà annoncé que M. Aubin s'étant associé M. M. Bazire et Rowen, avait établi une presse typographique. Les talents de ce Monsieur sont un gage de succès. Nous apprenons qu'on y travaille maintenant à la confection d'une carte géographique de la Province dans laquelle seront marquées les nouvelles divisions électorales et municipales. Un tel ouvrage sera d'une grande utilité pour les municipalités rurales.

(POUR L'INSTITUT.)
Traduit du *Scottish Magazine.*

MÉLODIES CANADIENNES.

CHANSON DES VOYAGEURS.

- | | | | | | | | | |
|---|--|---|---|--|---|--|---|--|
| 1. | 2. | 3. | 4. | 5. | 6. | 7. | 8. | 9. |
| A la claire fontaine
N'en allant promener,
Je t'en ai vu si belle
Cue je n'y suis baiz é;
Il y a longems que je t'aim;
Jamais je ne t'oubliurai. | Je t'en ai vu si belle
Que je n'y suis baiz é;
Sou les feuilles d'un érable
Je me suis fait baiz é;
Il y a longems &c. | Sous les feuilles d'un érable
Je me suis fait baiz é;
Cue je n'y suis baiz é;
Le rossignol chantant;
Il y a longems &c. | Fu la p'chute branche
Le rossignol chantant;
Cue je n'y suis baiz é;
Toi qui as le cœur gai,
Il y a longems &c. | Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai;
Tu as le cœur à rire,
Moi je t'ai à pleurer;
J'ai perdu ma maîtresse,
Comment m'en consoler;
Il y a longems &c. | Tu as le cœur à rire,
Moi je t'ai à pleurer;
J'ai perdu ma maîtresse,
Comment m'en consoler;
Il y a longems &c. | Pour une blanche rose,
Cue je l'ai fusai;
Il y a longems &c. | Pour une blanche rose
Cue je lui refusai;
Je vou que tu me roses
Tut en venant au roser.
Il y a longems &c. | Je voudrais que la rose
Fu encore au roser;
Cue le plaisir du roser
Fu à la fleur jéré.
Il y a longems &c. |

Voici une des plus simples, et qu'il nous soit permis de le dire, une des plus douces méodies, que l'on puisse trouver dans le catalogue si long et si varié des chansons. C'est une chanson canadienne, une de ces mille et une effusions mélodieuses, dont les voyageurs canadiens ont coutume d'accompagner leurs longs et pénibles voyages sur les rapides innombrables qui séparent les retraites hyperboréennes du riche habitant de la forêt qui se vêtit de fourrures, d'avec les demeures de l'homme qui les enavoient.

Vous connaissez sans doute la chanson de voyageurs canadiens composée en anglais par M. Thomas Moore; mais lorsque vous aurez saisi l'esprit de quelques-unes de nos méodies canadiennes, vous aurez un peu de difficulté à croire que la chanson de M. Thomas Moore, quelque douce qu'elle soit, n'est point du tout une chanson canadienne. C'est le fruit naissant de l'imagination du poète, formé peu-être du souvenir varié de plusieurs chansons, mais n'ayant que des rapports

suppléés avec le lieu et les circonstances de son nom de baptême, il doit être regardé comme une espèce de fraude mélodique. On le donne comme l'imitation d'un air, dont les premiers mots sont :

Dans mon chemin j'ai rencontré
Deux cavaliers très bien montés;

mais il faudrait avoir une grande pénétration pour reconnaître le douteur et la simplicité de Poignard dans cette copie également douce et simple, il faut le prouver.

Les hommes qui chantent ces chansons, les plus simples travaux qu'ils ont à endurer, la fièvre esquif dans lequel ils naviguent, la scène grandiose et sublime qui les environne de toutes parts, tout concourt à donner des charmes et de vérité à ces chansons des voyageurs canadiens, sans parler de l'intérêt et de la grandeur de leur beauté intrinsèque. C'est sur ces points, lecteurs et lectrices, que nous demandons la permission de donner une légère notice.

Les voyageurs canadiens sont peut-être les hommes les plus intrépides, les plus intrépidés, et en même temps les plus joyeux et les plus courageux que l'on puisse rencontrer dans les domaines de Sa Majesté britannique dans tous les climats. Leur caractère est de connaître les grands canaux d'énergie de la puissante compagnie qui fait le commerce de la fourrure, au nord-ouest; ils partent de Montréal pour l'intérieur de la province et reviennent par l'ouest. Quelquefois ils sont engagés pour un certain nombre d'années au service de la compagnie d'Amérique du Nord. Dans le voyage en montant, les canots sont chargés de couvertures de laine, de pain, de sucre, de poudre à tirer, et d'autres articles qui servent au trafic avec les sauvages.

Au retour ils rapportent les fourrures qui ont été recueillies dans tous les lieux dont les envois se font sur Montréal, par ce port si bien situé, quant à ces postes, plus avantageusement que celui de la compagnie dans les parages de la Baie Hudson. Les effets ainsi transportés sont mis en ballots de quatrevingt dix livres pesant environ, c'est à dire, d'une forme et d'un poids tels qu'un homme puisse les porter à travers les nombreux portages que rencontre le voyageur canadien.

Il est rare que les canots ne soient pas chargés. Lorsqu'ils ne le sont pas on les appelle canots de décharge. En ce cas, néanmoins, le voyageur n'y gagne rien, car ce qu'on lui épargne sur le poids, il doit le compenser en vitesse. Si vous ne comprenez pas clairement cette alternative, chère lectrice, interrogez votre époux, votre frère ou votre ami, et il vous expliquera que ce changement n'adoucit nullement les travaux et la fatigue du voyageur.

Sur les vingt quatre heures du jour, le voyageur doit travailler dix-huit heures. La pêche ou la chasse lui fournissent sa nourriture sur la route, que ce soit du poisson, du gibier ou d'autre viande, n'importe, il prend telle que la providence lui jette sur son chemin; et si celle-là manque, il en réserve une provision de pemmican ou de chair de daim séchée et préparé d'une manière particulière. Les délices du voyageur sont le thé, et de temps en temps un coup de rum. On prépare le thé, lorsque l'on campe pour la nuit, lorsque l'on part de bon matin, et quelquefois encore lorsqu'on se repose au milieu du jour. Tout dur que soit ce travail et quelque grossier que soit sa nourriture, le voyageur est un être heureux. Il n'a ni soucis ni regrets, excepté peut-être pour sa belle qu'il a laissée derrière lui; alors il chante sa chanson *chemin faisant*, et cela, mêlé avec l'espoir encourageant de voir ses gages augmentés, de jouir d'un long repos, et des plaisirs de la société dont le canadien sait si bien user, le fortifie et lui donne de la vigueur dans ses pénibles voyages.

Ce passage alternatif d'un travail extraordinaire à l'inactivité absolue, de la solitude parfaite des lacs et des rivières de l'intérieur au commerce ordinaire de la société et de la vie la plus joyeuse, n'est pas beaucoup propre à former un citoyen sobre et paisible. Il y a, cependant, quelque chose dans le caractère social des canadiens qui paraît servir de sauvegarde contre toutes sortes d'influences malignes, et le voyageur, de retour dans sa famille, ne diffère pas beaucoup de ses frères, dont les voyages ne s'échelonnent pas généralement au-delà de l'église de la paroisse voisine. Il existe peut-être un peu de folle gaieté dans son ton et dans ses manières, et il se souvient trop porté à jurer, et à raconter de longues histoires, au lieu d'être occupé dans le champ ou dans la grange; mais ses longues histoires sont remplis d'incidents touchants, et comme *Baptiste* est réellement d'un bon naturel et que pour cette raison il recherche beaucoup les attentions des femmes il trouve tout un assez de gens de bonne volonté pour partager son travail ordinaire, d'autant plus qu'il est toujours prêt à rendre le même service, lorsqu'il s'agit d'exécuter quelque chose qui requiert plus que de l'intelligence, de l'énergie et de la résolution ordinaires. Une manière de vivre qui ferait d'un anglais ou d'un américain un parfait vagabond, altère à peine le caractère moral du canadien, et le voyageur retiré dans son village devient presque irrésistiblement un époux très affectueux, un tendre père, un ami fidèle et dévoué, et un bon citoyen.

Le canot d'écorce du sauvage est non seulement élevant dans sa forme mais il est encore par sa légèreté, et son faible tirant d'eau, particulièrement adapté à la navigation des rapides peu profonds de l'intérieur. Le canot est construit avec des petites planches minces, ou bandes de bois de trois pouces de largeur à peu près, liés par d'autres bandes également minces et légères qui vont de la proue jusqu'à la pouce, ou plutôt depuis un bout jusqu'à l'autre bout, car les deux bouts du canot sont semblables. On recouvre cette charpente avec l'écorce d'un gros arbre de bouleau, en faisant le moins de couture qu'il est possible pour le mettre dans une forme convenable. Ces écorces sont cousues ensemble avec des fibres de bois, et sont mises à l'épreuve de l'eau avec une composition de gomme résineuse préparée à cet effet, que les sauvages et les voyageurs emportent toujours avec eux pour servir aux réparations qui peuvent devenir nécessaires. La charpente est affermie et maintenue dans sa forme par un fort platbord avec des pièces en travers comme les bancs de rameurs d'une chaloupe. On ne peut pas se former une véritable idée du canot sans en voir un dessin ou un modèle. La cale ou le fond est plat, les côtés sont élevés, les platbords sont inclinés en dedans. La courbure en longueur des côtés du canot est plus grande vers le centre, et diminue graduellement vers les extrémités, qui se terminent en une espèce de proue relevée, offrant à la surface de l'eau la moindre résistance.

Telle est la frêle embarcation, qui se briserait au moindre choc, mais dans laquelle le voyageur traverse mille rapides en sûreté. Voici comment le conduit: chaque rameur est muni d'un léger aviron d'à peu près quatre pieds et demi de longueur, dont la moitié est de poignée, et l'autre moitié forme le plat de l'aviron. La largeur du plat de l'aviron varie parmi les différentes tribus depuis cinq pouces jusqu'à trois pouces et demi. Les voyageurs du nord-ouest préfèrent l'aviron étroit, parcequ'il est moins fatiguant et par conséquent mieux adapté aux longs voyages et à un travail continu. Le rameur tient l'aviron perpendiculairement, de manière à pouvoir le longer directement dans l'eau, et un coup d'aviron donné avec vacuité et simultanément par tous les rameurs fait généralement sauter le canot sur la surface de l'eau. La route du canot est dirigée par le timonier, qui se tient d'un aviron; et l'homme placé à la tête du canot aide suivant l'occasion le timonier par un coup d'aviron donné en bon temps. A la vérité, en cas de danger, comme lorsqu'il se présente soudainement une pointe de rocher, ou une pièce de bois flottante, c'est au rameur de l'avant à éviter. Au moyen d'un coup sec donné en côté, la marche du canot peut être soudainement changée et si le rameur de l'avant incline beaucoup la tête d'un côté, — disons à gauche, — tandis qu'en même temps l'homme de l'arrière pousse la poupe à droite, le canot peut être amené tout à coup à angle droit avec sa marche et être lancé bien loin du péril qui le menaçait.

En remontant les courants, ces dangers ne sont pas grands, parce que le simple arrêt des rameurs sur le signal de l'homme de l'avant, fait perdre au canot sa route; c'est en descendant le rapide, c'est-à-dire, en chassant les courants, qu'il y a du danger. Alors règne un lugubre silence, les voyageurs cessent de nager. L'homme de l'avant veille à tout; le timonier a les yeux attachés sur celui-ci, pour obéir avec célérité au moindre signal de donner un coup d'aviron soit d'un côté ou de l'autre. Le danger passé, un cri perçant à la manière des sauvages, capable d'exciter la joie et le courage à un degré incroyablement élevé pour ceux qui ne l'ont jamais entendu, s'élève avec les voix réunies des voyageurs. Avant que le cri ait cessé de se faire entendre, la plus belle voix a déjà entonné une chanson; et au même instant que le bruit se tait avec l'éloignement, on entend distinctement les derniers vers du couplet;

J'ai trouvé l'eau si belle
Que j'm'y suis baizé;

Et immédiatement le refrain chanté par toutes les voix,
Il y a longtemps que j't'aimé,
Jamais je ne t'oubliurai,

va se perdre sur la surface unie des eaux, résonner les nombreux échos qui se jurent parmi les rochers et les hauteurs d'environ. Ainsi passent les chansons les unes après les autres, en donnant la mesure aux coups de l'aviron, jusqu'à ce qu'un nouveau jéril commande encore le silence.

En montant, la chanson est souvent interrompue par la force de la fatigue et par la nécessité de faire un portage. Lorsque le courant devient trop rapide et rend l'usage de l'aviron inutile, on a recours à des perches à bout ferré. A ce point on cotoye le bord pour avancer contre le courant. Quelque fois on porte une corde à terre, et quelques uns ou tous les hommes, excepté deux qui restent pour gouverner à la perche, remorquent le canot contre le courant. Lorsque l'on ne peut pas se servir de perches, ni de corde, on fait le portage. On fait un portage, lorsqu'il y a une écharpe, ou un rapide impraticable à passer, lorsqu'il faut se rendre d'une rivière à une autre, ou pour éviter, en traversant une petite langue de terre, un long détour de la rivière. Alors on décharge le canot, et l'on porte les avirons et la charge à la place où la navigation devient de nouveau praticable. Pour transporter les grands canots, les voyageurs les chargent sur leurs épaules le platbord dessous; ils se mettent autant d'hommes qu'il est nécessaire pour le porter. Les autres portent le bagage et les marchandises, en attachant leur fardeau avec une bande de cuir qu'ils se passent sur le devant de la tête. Un petit canot, capable de contenir six personnes avec leurs couvertures, fusils et équipement ordinaire, peut être transporté par un seul homme.

On peut repré enter assez bien, quoiqu'imparfaitement encore, au lecteur l'aspect de la scène de magnificence, au milieu de laquelle le canot poursuit sa course, par la comparaison des rapides et des torrents des montagnes de l'Écosse, de ses rchers et de ses hauteurs autrefois couvertes de forêts de pins. Dans les régions qui se trouvent au nord et à l'ouest du Canada, la main de l'homme n'a pas encore laissé de vestiges. Tout paraît sorti d'œuvre des mains de la nature, et présente partout un magnifique et sublime tableau. Des rivières immenses, qui n'ont pas leurs pareilles en Europe, forment et la des vers intérieures, sujettes comme les autres mers à être soulevées, par de violentes tempêtes, et à se calmer ensuite; elles se précipitent tumultueusement dans un lit peu profond et bordé de rochers, jusqu'à ce que leurs rivages s'élargissant graduellement leur permettent encore de suivre un cours plus paisible. Les rivages et les îles nombreuses dont quelques-unes sont formées d'alluvion, d'autres de rochers, changent et déforment le cours des eaux sans l'interrompre, ne présentent que des forêts, de gigantesques forêts primitives. Dans l'automne les couleurs variées des bois relèvent encore la beauté de ce spectacle, à un tel point que ceux qui ne l'ont pas contemplé ne peuvent le concevoir. Le pin du Canada, de son immense taille, le cèdre magnifique, le cèdre rouge allégué, le gracieux bouleau mélangent leurs mille couleurs avec la feuille émeraude de l'érable, et produisent un effet que peu d'artistes pourraient à peine espérer imiter, mais qui remplirait même Joux MALLARD l'étonnement et l'admiration.

Telles sont les circonstances au milieu desquelles retentissent ces chansons. Elles sont extrêmement nombreuses; les uns prévalent dans une localité, les autres, dans une autre. Quelques uns sont d'un ton joyeux, quelques autres, mais en très petit nombre, ne sont pas adaptés à raison de leur caractère au goût anglais, en tant que notre sentiment de convenance est concerné. Le plus grand nombre de ces chansons, disent l'amour et les regrets avec toute la douceur mélancolique du vieux Gaulois.

U. J. T.

Le correspondant, A supporter of the Quebec Library, a relevé dans la Gazette de Québec (partie anglaise) quelques remarques sur la Bibliothèque de Québec qui nous ont échappé dans un article écrit au sujet de l'envoi de celle de la Chambre d'Assemblée dans le Haut-Canada. L'impression est telle que nous causait la perte d'un bien que nous, nous ne verrons probablement jamais remplacer, a été la cause à notre insu de la vivacité de nos expressions. Nous n'avons point eu l'intention de faire tort à la bibliothèque de Québec. Dieu nous garde de jamais proférer une parole hostile contre ces sanctuaires de la science, seuls monuments sur la terre dignes de l'homme.

Nous savons que le défaut de moyens pécuniaires a seul empêché les propriétaires de cette bibliothèque de se procurer les meilleurs ouvrages dans toutes les parties des connaissances humaines, à mesure qu'ils étaient publiés; et s'il y a maintenant une lacune, on ne doit pas la leur attribuer.

Pour notre part, nous croyons une bonne bibliothèque si utile, sinon nécessaire, dans une ville, que si l'Institut dit Vatteville ne s'organise pas, nous suggérons de convoquer une assemblée générale de la ville, ou d'adopter toute autre mesure pour aviser aux moyens de faire sortir celle de Québec de l'état d'abandon dans lequel elle se trouve, et de la mettre sur un pied tel qu'elle puisse satisfaire à tous les besoins, soit en faisant une propriété publique, sous les soins de la Corporation, ou autrement. Un effort, un faible effort peuvent être généraux parmi les citoyens, suffirait pour arriver à ce but si désirable et en même temps si honorable pour cette ville. Notre appui cordial serait assuré d'avance à cette entreprise; car nous ne voudrions pas qu'on put appliquer à Québec ces paroles du poète :

But knowledge to their eyes her ample page
Rich with the spoils of time, did ne'er unroll.

LIVRES DE COLE, &c.

CHEZ
F. CARY & CO.

Chien d'Or, Rue Buade.

ILS ont constamment un assortiment considérable de livres d'écoles en langues anglaise, française et latine, qu'ils offrent en vente à des termes avantageux aux marchands et maîtres d'écoles, ainsi qu'au public en général, parmi lesquels se trouvent les suivants savoir :

FRANÇAIS — Arithmétique; Histoire ancienne; Histoire moderne; Abrégée de l'histoire de France, nouvelle publication; Histoire du Canada; Histoire sainte; Histoire naturelle; Grammaire de L'Houmond; Grammaire de Lequin; Grammaire de Siret; Grammaire de Lezicac; Grammaire de Chamblaud; Géographie moderne; Catechisme historique; Paléontologie simple et double; Cour d'éducation, par Perrault; Dictionnaires de la Langue Française; Dictionnaire Français-Latin; Dictionnaire Latin-Français; Vocabulaire de Perrin; Fables de Perrin; Exercices de Chamblaud; Dictionnaire de Boyer; Dictionnaire de Nugent.

LATIN — Institutions Philosophiques; Grammaire de Eton, Grammaire d'Adams; Rudiments de Rudiman; Introduction de Mair; Grammaire de Mair; Grammaire latine de l'Houmond; Eptima Historiam Sacram; Delectus; Bellum Carthaginiense (Sallust); Ovidii Metamorphoson; Julii Casarii Commentarii; Virgilio Mionis; Opera Horatii Placii; Titus Livius; Gratianum Tullii Ciceronis; Dictionnaire d'Entick; Dictionnaire d'Ainsworth; Cornélii Nepotis — Sallustii; De Viris Illustribus; Quintus Curtius; Commentarii Casarii; Cicero — Brutus — de Amicitia — de Senectute — Epistola Selectae — in Catinum — pro Archia — pro Ligario — pro Marcello — pro Milone Conciones Rhetorica; Cornélii Nepos avec dictionnaire; Simoniens Latinus; Dictionnaire de Boulot, latin-français; Dictionnaire de Lallemant, français latin; Dictionnaire de Noël, français latin, latin-français; Horace; Prosaïque Latine de Lechevalier; Prosaïque d'Aubert Andot; Quinte Curce — Salluste; Taciti de Moribus Germanorum; Virgile.

Anglais — Livres de dévotion reliés en basain, en veau et maroquin, doré, &c. &c.

Le *François* Grammaire de Siret, pour apprendre l'Anglais, est approuvée de presque tous les séminaires en cette province.

Québec, 13 Mars, 1841.

AVENDRE OU A LOUER, cette superbe propriété, rue St. Olivier, ci devant la résidence de Mr. Remi Quirouet; s'adresser au sousigné ANT. A. PARENT, Notaire.

Québec, 17 Mars 1841.

A VENDRE A CETTE IMPRIMERIE.
BLANCS D'AVOICATS;